

GENEVIÈVE DE RUSTÉFAN.

ARGUMENT.

Au milieu de la paroisse de Nizon, près de Pontaven, en Basse-Cornouaille, on voit s'élever le château en ruines de Rustéfan. Son architecture appartient au xv^e siècle.

Les registres de la paroisse ne nous offrent aucun titre relatif, soit à sa fondation, soit même à ses propriétaires ; quant à la tradition populaire, elle nous révèle quelques faits qui ne sont pas sans importance. Ainsi, le peuple dit qu'anciennement on avait coutume de danser fort tard sur le tertre du château, et que si l'usage a cessé, c'est que les danseurs aperçurent, un soir, la tête chauve d'un vieux prêtre, aux yeux étincelants, à la lucarne du donjon. On ajoute à cela qu'on voit vers minuit, dans la grand'salle du château, une bière couverte d'un drap mortuaire, dont quatre cierges blancs, comme on en faisait brûler pour les filles nobles, marquent les quatre coins, et qu'on voyait jadis une jeune demoiselle, en robe de satin vert garnie de fleurs d'or, se promener au clair de la lune sur les murailles, chantant quelquefois et plus souvent pleurant. Quel mystérieux rapport peut-il y avoir entre ces deux vagues figures de prêtre et de jeune fille ? La ballade qu'on va lire nous l'apprendra. Elle est aussi populaire en Tréguier qu'en Cornouaille, et pourrait avoir été composée par un chanteur Trégorois venant de ce dernier pays.

XX

JÉNOVÉFA RUSTÉFAN.

(Les Tréger.)

I

Pé oa potr Iannik gand hé zened,
En doa koun é-bed da véan bélek.

— Né vinn, 'vit gwir, bélek na manac'h,
Laket em euz ma spéred 'nn eur plac'h.—

Pa zeuaz hé vamm ha larez d'éan :
— Té azo eur potr fin ma mab Iann ;

Lez al loenned-zé ha deuz d'ar ger,
Evit monet da skoul da Gemper ;

Evit mont da skoul da véan bélek ;
Ha laret kenavo d'ar merc'hed. —

XX

GENEVIÈVE DE RUSTÉFAN.

(Dialecte de Tréguier.)

I

Quand le petit Iannik gardait ses moutons, il ne songeait guère à être prêtre.

—Je ne serai, certes, ni prêtre, ni moine ; j'ai placé mon esprit dans une jeune fille.—

Quand un jour sa mère vint lui dire : — Tu es un finaud, mon fils Iann ;

Laisse-là ces bêtes et viens à la maison ; il faut que tu ailles à l'école à Kemper ;

Que tu ailles étudier pour être prêtre, et que tu dises adieu aux jeunes filles. —

— 4 —

II

Ha braoan merc'hed oa er vro-zé
Merc'hed 'nn otro Naour 'nn amzer-zé ;

Braoan merc'hed a zavé ho fenn
Merc'hed ann Naour ar ann dachen.

Lufran rent dreist ann démézelled ,
Evel a ra loar dreist ar sterød.

Gant-hé ter voa eunn inkané wenn
O tont d'ar pardon d'a Pond-Aven ;

O tont d'ar pardon da Pond-aven
A gréné ann douar hag ar vein ;

Gant-hé peb a vroz glaz a zeien,
Ha karkanio aour war ho c'herc'hen.

Ar iaouerez éo ar braoan ;
Iannik Kervleiz a gar a glévann.

— Pévar minon kloarek am euz bet,
Hag ho févar em int béléget.

Iannik ann Flécher ann diwezan,
A lakaz va c'halon da rannan. —

— 5 —

II

Or, les plus belles jeunes filles de ce pays-là, étaient alors les filles du seigneur Naour ;

Les plus belles jeunes filles qui levaient la tête, sur la place, étaient les filles d'Ann Naour.

Elles brillaient près des autres demoiselles, comme la lune près des étoiles.

Chacune d'elles montait une haquenée blanche, quand elles venaient au pardon, à Pont-Aven ;

Quand elles venaient au pardon, à Pont-Aven, la terre et le pavé sonnaient sous leurs pas ;

Chacune d'elles portait une robe de soie verte et des chaînes d'or autour du cou.

La plus jeune est la plus belle ; elle aime, m'a-t-on dit, Iannik de Kerbléiz.

— J'ai eu pour amants quatre clercs, et tous quatre se sont faits prêtres.

Iannik Flécher, le dernier, m'a fendu le cœur.—

— 6 —

III

Pé oa Iann Flécher mont d'ann eurzo,
Jénovéfa voa war hé zreujo ;

Jénovéfa voa war hé zreujo,
Hag a c'hourié di dentelezo,

Hag ho prodé gant neuden argant :
(Da c'holoenn eur c'haliz é vint koant.)

— Iannik Ann Flécher ouz-in sentet :
Da gémer ann eurzo na iec'h ket ;

Da gémer ann eurzo na iec'h ket
Enn abek ann amzer tréménet.

— Distrei d'ar ger mé né hallann ket,
Pé vinn hanvet ar gaouier touet.

— N'hoc'h euz éta koun deuz ann holl draou
A zo bet laret war-n-omp hon-daou ?

Kollet hoc'h euz éta va gwalen
M'boa roet d'hoc'h kreiz ann abaden ?

— Ho koalenik aour némeuz kollet ;
Gand d'oué é bet d'in kéméret.

— Iannik ann Flécher distroet enn dro
Ha mé a rei d'hoc'h, va holl mado.

III

Comme Iann Flécher allait recevoir les Ordres, Geneviève était sur le seuil de sa porte;

Geneviève était sur le seuil de sa porte, et y brodait de la dentelle,

De la dentelle avec du fil d'argent : (cela couvrirait un calice à merveille.)

— Iannik Flécher, si vous m'en croyez, vous n'irez point recevoir les Ordres;

Vous n'irez point recevoir les Ordres, à cause du temps passé.

— Je ne puis retourner à la maison, car je serais appelé parjure.

— Vous ne vous souvenez donc plus de tous les propos qui ont couru sur nous deux ?

Vous avez donc perdu l'anneau que je vous donnai en dansant ?

— Je n'ai point perdu votre annelet d'or; Dieu me l'a pris.

— Iannik Flécher, revenez, et je vous donnerai tous mes biens;

— 8 —

Iannik, va minon, distroet enn dro,
Ha mé ielo d'hoc'h heul é peb bro ;

Ha mé géméro boteier koat
Hag a inn gan-hoc'h da labourat.

Ma na zentet ket ouz va c'houlenn,
Digaset d'i-mé ar groaz-'nn-oen.

— Sivoaz ! hoc'h heulian né hallann ket,
Rag aberz Doué onn chadennet ;

Rag gand dorn Doué em onn dalc'het
Ha d'ann eurzo zo red d'in monet. —

IV

Hag o tont enn dro deuz a Gemper,
A zeuaz adarré d'ar maner.

— Eurvad, otru maner Rustéfan,
Eurvad d'hoc'h holl dud braz ha bihan !

Eurvad ha joa d'hoc'h bihan ha braz,
Muioc'h a zo gan-i-mé, sivoaz !

Mé zo deuet d'ho pédi, d'ann dé,
Da zonet d'am oféren nevé.

— Ia ! d'hoc'h oféren ni a iélo,
Kentan brofo er plad mé a vo.

— 9 —

Iannik, mon ami, revenez, et je vous suivrai partout ;

Et je prendrai des sabots, et m'en irai avec vous travailler.

Si vous n'écoutez pas ma prière, rapportez-moi l'extrême-onction.

— Hélas ! je ne puis vous suivre, car je suis enchaîné par Dieu ;

Car la main de Dieu me tient, et il faut que j'aille aux Ordres. —

IV

Et, en revenant de Kemper, il repassa par le manoir.

— Bonheur, seigneur de Rustéfan ! bonheur à vous tous, grands et petits !

Bonheur et joie à vous, petits et grands, plus que je n'en ai, hélas !

Je suis venu vous prier d'assister à ma messe nouvelle.

— Oui, nous irons à votre messe, et le premier qui mettra au plat sera moi.

— 10 —

Mé a brofo er plad ugent skoed,
Hag ho maéronez, va itron, dek;

Er plad mé a brofo ugent skoed,
Evit réi énor d'hoc'h-houi, bélek. —

v

Pé oan digwet é-tal Penn-al-lenn
O tonet ivé d'ann oféren,

Gwelt a riz kalz a dud o rédek,
Ha hé enn eunn estlamm braz meurbed.

— Na c'houi grégik koz d'in léveret,
Nag ann oféren zo achuet ?

— Ann oféren a zo déraouet
Hogen hé achui nen deuz gallet ;

Hé achui hen né deuz gallet
Gwélan da Jénovéfa deuz grét ;

Ha tri léwer braz en deuz treuzet
Gand ann daéro hé zaou-laged.

Ken a zeuz ar plac'h o rédek braz,
Ha d'ann daou-lin ar bélek kouéaz.

— Enn ban Doué distroet enn dro !
Ha c'houi a zo kiriok d'am maro!—

— 11 —

Je mettrai au plat vingt écus, et votre marraine,
ma dame, dix;

Au plat je mettrai vingt écus pour vous faire hon-
neur, jeune prêtre. —

v

Comme j'arrivais près de Penn-al-Lenn, me ren-
dant aussi à la messe,

Je vis une foule de gens courir tout épouvantés.

— Dites-moi donc, vous, bonne vieille, est-ce que
la messe est finie ?

— La messe est commencée, mais il n'a pas pu la
finir;

Mais il n'a pas pu la finir; il a pleuré sur Gene-
viève,

Et il a mouillé trois grands livres des larmes de
ses yeux.

Et la jeune fille est accourue, et elle s'est précipi-
tée aux deux genoux du prêtre.

— Au nom de Dieu, arrêtez ! vous êtes la cause de
ma mort ! —

— 12 —

**Ann otro Iann Flécher zo person,
Person éo bréman, é vorc'h Nizon ;**

**Ha mé em euz savet ar werz-man,
M'em euz hen gwelet meur wech wélan ;**

**Aliez meuz hen gwelet wélan ;
Tostidig da vé Jénovéfan.**

— 13 —

Messire Iann Flécher est recteur, recteur maintenant au bourg de Nizon ;

Et moi, qui ai composé ce chant, je l'ai vu maintes fois pleurer ;

Bien souvent je l'ai vu pleurer près de la tombe de Geneviève.

NOTES

ET ECLAIRCISSEMENTS.

C'est encore ici le chanteur populaire qui fait l'office du chroniqueur. Le château de Rustéfan a donc eu pour propriétaire un seigneur appelé Naour. Il y a plusieurs laboureurs de ce nom dans la paroisse de Nizon, qui passent pour avoir été nobles et riches autrefois. Quant aux Flécher, ils n'ont pas changé de condition ; ce sont toujours de bons et honnêtes paysans. Ils se souviennent d'avoir eu un prêtre dans leur famille, mais sans connaître son histoire ; ils savent seulement qu'un seigneur du canton contribua à payer son éducation cléricale. Ce seigneur ne peut être que Naour, dont la femme était, selon notre ballade, marraine du jeune clerc Iannik. Il aura craint les suites de l'amour de sa fille pour le petit paysan, et y aura mis un terme en le faisant entrer dans les Ordres sacrés.

Iann Flécher ne se trouvant pas porté sur la liste des recteurs de Nizon, dont nous avons les noms depuis l'an 1500 jusqu'à ce jour ; les actes mortuaires de la paroisse, qui remontent à la même époque, ne mentionnant aucun des seigneurs de Rustéfan ; enfin, la construction du château étant du milieu du xv^e siècle, il y a lieu de croire que les événements racontés dans la ballade se sont passés vers la fin de ce siècle ou dans les premières années du suivant, et qu'ils ont été chantés peu après, puisque le poète nous assure qu'il a vu le prêtre pleurer près du tombeau de celle qu'il aimait.

GENEVIEVE DE RUSTEFAN.

Lorsqu'il gardait ses moutons aux bruyères,
A faire un prêtre Iannik ne songeait guères.

— Je ne serai ni moine, ni recteur,
Ce n'est point là que j'ai placé mon cœur !

Je veux aimer, oui, pardieu ! sur mon âme,
Je veux aimer d'amour, et prendre femme ! —

Quand vint sa mère, à la lande, et lui dit :
— Iannik, mon fils, lorsqu'on a tant d'esprit,

Lorsqu'on est fin comme toi, dit notre homme,
Il faut partir pour Kemper ou pour Rome.

Laisse donc là tes moutons et l'amour,
Recteur, ou mieux, tu reviendras un jour.

II

En ce temps-là vivaient trois jeunes filles ;
Fleurs de beauté l'on ne vit plus gentilles.

— 372 —

On en parlait en vingt lieux alentour ;
Monsieur leur père avait nom Le Naour.

Devant la lune ainsi que les étoiles,
Toutes auprès palissaient sous leurs voiles.

C'était plaisir de les voir, à Nizon,
Cabrioler en allant au pardon,

Ou se rendant à vèpres, le dimanche,
Montant chacune haquée haute et blanche ;

A Pontaven, les pavés et les ponts,
La terre au loin résonnaient sous leurs bonds ;

Elles portaient robe verte et flottante,
Et chaîne d'or aux mille anneaux pendante.

La plus jeune est des trois, sans contredit,
La plus charmante ; elle aime, m'a-t-on dit,

Elle aime Iannik, l'enfant du grand village ;
Bien qu'il ne soit, lui, de noble lignage.

— Quatre beaux clercs ont été mes amants,
Et tous les quatre ont trahi leurs serments.

Iann le dernier, qui m'appelait sa femme !
Iannik aussi ! cela me brise l'âme ! —

III

Comme il passait pour aller recevoir
L'Ordre à Kemper, au perron du manoir,

Sur les degrés, seule, assise, sa belle,
Ourlait, rêveuse, un voile de dentelle :

(Ce fin tissu, brodé si richement,
Couvrirait bien un calice vraiment !)

— 373 —

— Iann, écoutez! oh! je vous en supplie,
Écoutez-moi votre douce-jolie!

Au nom du ciel! aux Ordres n'allez pas!
Si vous m'aimez, revenez sur vos pas!

— Je ne le puis, hélas! non, je vous jure,
Car on dirait partout : C'est un parjure!

— Et tous les pleurs que j'ai versés pour vous,
Et tous les bruits qu'on fait courir sur nous,

Et tous les traits que cent langues maudites
Nous ont lancés, les oubliez-vous, dites?

Et l'anneau d'or dont je vous fis présent
A l'aire-neuve, à la fête, en dansant?...

— La bagua d'or qu'au doigt vous m'avez mise,
Jénovéfa, pardonnez! Dieu l'a prise!

— Iann, mon ami, revenez, revenez,
Et tous mes biens sont à vous, tous!... Prenez!

Prenez-les tous, je ne veux que vous suivre;
Auprès de vous je veux mourir et vivre!

Dussé-je mettre à mes pieds des sabots,
Et dans les champs conduire vos travaux!

Si vous partez, insensible à ma plainte,
Rapportez-moi l'extrême-onction sainte! —

— Hélas! mon cœur ne peut vous écouter,
Jénovéfa, non, je ne puis rester,

Rester ici plus longtemps, Dieu m'enchaîne,
Je suis à lui! Dieu me tient, Dieu m'entraîne! —

— 374 —

IV

En revenant, deux ans après, un soir,
Il repassa pardevant le manoir :

— Grands et petits, à vous tous heur et joie!
A vous d'abord, sire, à qui Dieu m'envoie;

Dans Rustéfan, à vous joie et bonheur,
Plus qu'il n'en est, las ! en mon pauvre cœur !

Sire, je viens, à l'usage fidèle,
Vous inviter à ma messe nouvelle.

— A votre messe, oui, vraiment nous irons,
Et dans le plat bons écus nous mettrons,

Bons écus d'or, au plat nous oomptons mettre,
En votre honneur et gloire, jeune prêtre ;

Votre marraine y mettra dix écus,
Et moi, je veux en donner vingt de plus.

V

Je m'en allais aussi vers la chapelle,
Pour assister à la messe nouvelle,

Quand tout à coup je vis courir à moi
Des gens en foule et dans un grand émoi.

— Hé ! dites donc, grand'mère, jé'vous prie,
La messe au bourg serait-elle finie ?

Il ne peut plus l'achever ; quelque sort
L'enchaîne ; il lutte, il lutte avec effort :

Jénovéfa, son amour et ses charmes,
Mille regrets baignent ses yeux de larmes.

— 375 —

Il a mouillé de ses pleurs le missel,
Les vases saints et la nappe d'autel.

Et tout à coup elle a fendu la presse,
Et s'est jetée à ses pieds en faiblesse :

— Grâce ! arrêtez, un mot, un seul encor !
Au nom du ciel ; arrêtez ! c'est ma mort ! —

VI

Monsieur Flécher, depuis longtemps sur l'âge,
Est aujourd'hui recteur de son village ;

Il est recteur aujourd'hui de Nizon ;
Et moi qui fis jadis cette chanson,

Je l'ai surpris, qui pleurait, en prière,
Près d'une tombe au fond du cimetière.

Je l'ai revu, bien des fois, qui pleurait
Près du tombeau de celle qui l'aimait.